La Dernière Vague

Surf, Skate et Custom Cultures dans l'art contemporain

Du 25 avril au 09 juin 2013
Preview presse le jeudi 25 avril de 11h00 à 15h00
Vernissage public le jeudi 25 avril à 18h00

Tour-Panorama / Friche la Belle de Mai
Marseille / France

Commissaire d'exposition : Richard Leydier
Conseiller artistique, en charge du street art : Guillaume Le Goff

DOSSIER DE PRESSE

Une exposition inscrite à l'occasion de Marseille-Provence 2013, Capitale Européenne de la Culture dans le cadre de la manifestation This is (not) Music

Une production du Cabaret Aléatoire, en coproduction avec Marseille-Provence 2013 et la Friche la Belle de Mai

www.thisisnotmusic.org

Sommaire

Editos 3

Communiqué de presse 6

This is (not) Music 7

Notice de Richard Leydier 8

Notice de Guillaume le Goff 10

Parcours de l'exposition 11

Les artistes de la Dernière Vague 16

Photos disponibles pour la presse 27

Le catalogue de l'exposition 29

La Friche Belle de Mai 30

Partenaires et mécènes de l'exposition 31

Informations pratiques 32

Contacts 33

Pierre Alain Etchegaray,
Directeur du Cabaret Aléatoire

This is not Music est la première édition d'un événement qui se situe au croisement de l'Art, du Sport et de la Musique. Il consiste à présenter aux plus avertis mais aussi plus grand nombre l'influence des sports de glisse sur la création contemporaine.
Un événement exigeant artistiquement et populaire.
Près d'une centaine d'évènements composent le projet This is not Music (performances, concerts, projections, rencontres…) dont plus d'une vigntaine de créations qui seront présentées spécialement pour l'événement.
Chacun y trouvera des raisons de découvrir, de se reconnaître et de se rendre compte que les esthétiques présentées, nées de pratiques libres et « underground » ont développées des codes et des courants qui traversent aujourd'hui notre quotidien.
L'exposition la dernière vague constitue à la fois la colonne vertébrale et le fil conducteur de This is (not) Music.
Cette exposition est pensée comme un parcours, une déambulation.
En mettant en regard des pièces d'art contemporain avec des collections d'objets «cultes »ou des créations issues du graffiti, le commissaire a choisi de s'affranchir d'une vision historique et thématique de ces cultures en mettant l'accent sur les frottements et les tensions créatives qui s'y opèrent.
Cet événement, initié, dans le cadre de Marseille Provence 2013, Capitale Européenne de la Culture 2013 par le Cabaret Aléatoire, scène musicale Marseillaise, implantée à la Friche Belle de Mai, est le prolongement naturel de dix années d'activisme dans ces cultures.
Le titre This is (not) Music est un clin d'œil à l'activité principale du Cabaret Aléatoire, mais évoque aussi, notre vision de ces cultures qui aujourd'hui, au delà des pratiques individuelles, des courants artistiques, des disciplines, s'érigent en véritables modes de vie.
Il faut que cette première édition soit un succès, que cette exposition voyage et que de nouvelles éditions suivent.

Jean-François Chougnet,
Directeur Marseille-Provence2013

Au printemps 2013, Marseille-Provence accueille le monde et met les cultures urbaines à l'honneur : de mars à juin se croisent ainsi des pratiques artistiques hybrides, en réinvention permanente. Nées au cœur des villes, expressions spontanées et créatives d'un mouvement à la focale grande ouverte, les cultures urbaines se jouent des espaces urbains convoquant - au delà de la musique - le sport, la littérature, le théâtre, la vidéo, les nouvelles technologies et toutes les disciplines artistiques.

Projet emblématique de cet élan, This is (not) music incarne quarante jours durant à la Friche de la Belle de Mai, du 25 avril au 9 juin, le courant d'air qui traverse rap, hip-hop, street-art etc. en présence d'artistes issus de la scène locale et internationale, et en favorisant les croisements, les frottements, les confrontations et les juxtapositions artistiques.

Ainsi, au cours d'une programmation dense et inventive, le public est convié à circuler entre une exposition interrogeant les rapports entre sports de glisse et art contemporain, des concerts exceptionnels invitant à partager la scène talents locaux et grandes figures du rap américain comme Mos Def ou le mythique Wu Tang Clan, des concerts faisant la place belle à l'incroyable vitalité du rap marseillais. A l'affiche également, des séances de théâtre ou de cinéma, des manifestations de plein air, mettant notamment en valeur le site rénové du Panorama, et son toit terrasse en particulier. Enfin, This is (not)music sera également l'occasion de présenter à un large public des formes insolites, fruits des rencontres atypiques entre détenus et rappeurs confirmés de la scène française, entre street-artists et musiciens, entre metteurs en scène et champions de skate-board.

Alain Arnaudet,
Directeur de la SCIC Friche Belle de Mai

La dernière vague c'est celle qui nous emporte à jamais, celle qui met fin au cycle perpétuel de la houle, cycle rassurant dans son immuabilité et qui nous berce de l'illusion d'une éternelle jeunesse. La dernière vague, est justement celle qu'on ne veut pas voir arriver…

Alors jouons-nous des éléments, déjouons-nous des murs qu'ils soient liquides, solides ou symboliques.
Et quel meilleur terrain de jeu que la Friche la Belle de Mai, à Marseille ?
La Friche culturelle à 20 ans, ses murs, ceux de l'ancienne Manufacture des tabacs, ont eux 145 ans, mais il y souffle toujours ce vent de jeunesse et de liberté, entretenu et renouvelé par les artistes. Qui mieux qu'eux sait s'affranchir des normes, jouer des courants et contre-courants, quand ils ne les génère pas !

La dernière vague - la dernière ? Non, sûrement pas, mais géante oui assurément - déferle sur la Tour-Panorama, nouveau lieu d'exposition de la Friche, et la déborde largement, pour se déployer sur ses extérieurs et son toit terrasse, emportée dans le tourbillon de This is (not) Music, manifestation dont elle est le cœur, jusque dans ses salles de concerts, son skate-park permanent et ses modules de skate, bmx et moto installés pour l'occasion.

La dernière vague rassemble une centaine d'œuvres dont une vingtaine produites spécialement, une soixantaine d'artistes, dont Gilles Barbier, artiste résident permanent de la Friche depuis son origine, dont Bruno Peinado et Lionel Scoccimaro qui y ont inscrit deux œuvres permanentes, dont Rafäel Zarka, Julien Prévieux, Hervé Paraponaris qui y ont déjà exposé et bien d'autres, skateurs, surfeurs ou non, de France, de Californie, de New-York, d'Hawaï… nés entre 1933 et 1987 !

Grâce à Richard Leydier et au Cabaret Aléatoire, l'esprit de la glisse et des board cultures va souffler sur la Friche : jeunesse, insouciance, courage, maîtrise, lâché prise… liberté. Toute chose que l'on veut garder vivante le plus longtemps possible… alors surfons sur la vague et laissons nous porter.

Communiqué de presse

« La Dernière Vague »

Surf, Skate et Custom Cultures dans l'art contemporain

25 avril 2013 > 09 juin 2013

Moment phare de l'événement This is (not) Music, l'exposition la Dernière Vague déferlera ce printemps dans le Panorama, nouveau centre d'art de la Friche la Belle de Mai à Marseille. De la vidéo à la photographie, du graphisme au street art, et de la sculpture aux installations, en passant par les collections d'objets cultes, cette exposition inédite portera sur les diverses manières dont les cultures du surf, du skateboard et du custom apparaissent dans l'art contemporain. La Dernière Vague entend en effet montrer que ces cultures, nées en Amérique du Nord mais aujourd'hui largement mondialisées (on skate en effet aussi bien en Suisse qu'en Ouganda), ont généré des formes que certains artistes, parce qu'ils étaient souvent eux-mêmes surfers, skaters ou bikers, ont inclues à leur pratique artistique et transformées.

Les œuvres sont ici envisagées à la fois sur un plan formel, iconologique, et parfois même mythologique. Cette exposition s'intitule La Dernière vague car le surfer, lorsqu'il est dans l'eau, attendant les vagues, ne veut pas que leur mouvement s'arrête. Il ne veut pas voir arriver « la dernière vague ». La houle devient la métaphore d'une addiction à l'éternel retour, tout comme le mouvement pendulaire de la rampe de skate ou la boucle du circuit de FMX (moto-cross) et de BMX. Une partie de l'exposition portera plus particulièrement sur cette idée de jeunesse éternelle. Ainsi, la Dernière Vague se teintera par moments de mélancolie, mais elle portera malgré tout en grande partie sur les plaisirs vivifiants de la glisse. (Richard Leydier, Mars 2013)

Sur près de 2 500 m2, prés de 200 pièces sont exposées de 58 artistes dont vingt pièces produites pour l'occasion.
Vito Acconci, Wilfrid Almendra, Kevin Ancell, Xavier Antin, Gilles Barbier, Julien Beneyton, Madeleine Berkhemer, Antoine Bouillot, David Bowen, Thomas Campbell, Benjamin Chasselon, Larry Clark, Julien Colombier, John Cornu, Collection Dimitri Coste, Russell Crotty, Collection Gérard Decoster, Pierre Descamps, Daniel Dewar & Grégory Gicquel, John Divola, ESPO, Mathias Fennetaux, Katharina Fritsch, Mike Giant, Shaun Gladwell, Yann Gross, Éva Jospin, Alexander Klein, Koo Jeong A, KoolFunc'88, Harmony Korine, Andrew Lewicki, Robert Longo, Ari Marcopoulos, Hubert Marot, Patrick McCarthy, Ryan McGinley, Pierre Michelon, Olivier Millagou, Olivier Mosset, Jay Nelson, Hervé Paraponaris, Parra, Bruno Peinado, Jim Phillips, Julien Prévieux, Remed, Luc Rolland, Nathaniel Russell, Tom Sachs, Lionel Scoccimaro, John Severson, Collection The SK8room, Craig R. Stecyk, Ed Templeton, Tilt, Raphaël Zarka.

Commissaire : Richard Leydier
Conseiller artistique, en charge du street art : Guillaume Le Goff

This is (not) Music

Pendant 47 jours, «This is (not) Music» investit les 40 000 m2 de la Friche la Belle de Mai. Mixant art contemporain, musique, skate, arts visuels, BMX, arts graphiques… Créé par le Cabaret Aléatoire, «This is (not) Music» propose un éclairage inédit sur l'influence des sports de glisse sur la création artistique contemporaine.

Plus de 100 événements jalonnent ainsi «This is (not) Music» entre exposition, concerts, performances de street art, rencontres, soirées, événements sportifs et projections de films et documentaires.

«This is (not) Music» est une manifestation dans laquelle se reconnaîtront et se découvriront, spectateurs éclairés de l'art contemporain, mélomanes, passionnés de sports de glisse et néophytes, tous curieux de découvrir ce concept global. Un espace et un temps d'expression privilégiés pour des artistes venus du monde entier, des plus reconnus aux plus «underground».

Ils pourront s'emparer des théâtres, des salles de concert, du toit et de la terrasse sur les 40 000 m2 de la Friche La Belle de Mai pendant toute la durée de l'événement.
Se côtoieront sur ce site exceptionnel, espace incontournable de rencontres et de créations de l'année Capitale, une grande exposition d'art contemporain dans les nouveaux espaces d'exposition, des installations et performances liées au « Street Art », de nombreux concerts et soirées au Cabaret Aléatoire et à la Cartonnerie, des projections de films et de documentaires, des démonstrations et des compétitions de sports extrêmes en plein air, des débats, des rencontres, des plateaux radio...

60 concerts et soirées

Wu Tang Clan, Woodkid, Mos Def, Para One, Dope D.O.D, Peter Doherty, Major Lazer, Liars, Cody Chesnutt, Tommy Guerrero, The Undertones, La Femme, Grems, Blundetto, Underkontrol, Némir, TIMELINE live feat. Mad Mike, Jon Dixon, DeSean Jones and DJ Konspiracy (Underground Resistance - Detroit, USA), Nicolas Malinowsky, Sundae, Surkin, Anja Schneider, Bouto, Shaun Reeves, Bobmo, Oy, Splash Macadam, DVNO, Dj Falcon, Sound Pellegrino Thermal Team (Teki Latex & Orgasmic)...

20 événements sportifs

Des démonstrations et compétitions de skate et de BMX (street park, construction d'un bowl D.I.Y "Do It Yourself", mini rampe, piste de dirt, trash car....) avec les pro team de Volcom, Nike SB, Lakai….

Le Toit Terrasse, l'espace de convivialité

Ouvert les jeudis, vendredis et samedis, le toit terrasse, espace nouvellement réhabilité, au panorama exceptionnel, sera le lieu central de This is (not) Music. Il accueillera des rencontres, sets Dj, projections, apéro, performances, plateaux radio… et quelques soirées exceptionnelles.

Les temps forts : des moments de croisements

Week end d'inauguration, du 25 au 28 avril : vernissage de l'exposition, du bowl, du toit terrasse, présentation de la création de Tommy Guerrero, Cody Chesnutt, The Undertones....
Week end du 24 au 26 mai : plus de 10 événements avec une carte blanche pluridisciplinaire confiée à Sebastien Carayol, les concerts du Wu Tang Clan et de Woodkid, des événements sportifs…

Retrouvez le programme complet sur : www.thisisnotmusic.org

La revanche des Kahunas (extraits)

Richard Leydier

« Tout le secret du surf consiste, dans la plupart des cas, à ne pas résister. Parez le coup qui va s'abattre sur vous. Plongez profondément dans la vague qui menace de vous gifler et laissez-la passer son chemin au-dessus de votre tête. N'ayez jamais de mouvements raides ; relâchez-vous sans cesse ; cédez à l'eau qui essaie de vous écarteler. Lorsqu'un courant sous-marin vous entraîne au fond de l'abîme, ne vous débattez pas – autrement, vous risqueriez la noyade, car il est plus fort que vous. Laissez-vous porter, nagez avec lui en remontant, vous n'aurez aucun mal à retrouver la surface. »
Jack London, « Un Sport royal », in la Croisière du Snark, 1911

Lorsque l'écrivain san-franciscain Jack London découvre en 1907 le surf à Hawaï, première étape d'un tour du monde à bord de son voilier ultramoderne « le Snark », il met fin à une longue période de silence qui aura duré plus d'un siècle. C'est en 1778, lors de son troisième voyage d'exploration de l'océan Pacifique, que le capitaine James Cook découvre l'archipel hawaïen. Il y est tué un an plus tard par les indigènes, sans doute sur un malentendu. Mais ce qui nous intéresse ici est la relation que fait le lieutenant James King, prenant la suite de son supérieur dans la rédaction de son journal de bord, d'une coutume hawaïenne consistant à chevaucher de grandes vagues, allongé ou debout sur des planches de bois. Admiratif devant tant de courage et d'aisance, King en vient même à imaginer que ces hommes, en raison de leur capacité à endurer sous l'eau le passage de plusieurs lames, partageraient des caractéristiques physiques avec quelques espèces amphibiennes. Durant les décennies qui suivent, la colonisation et l'évangélisation font leur oeuvre d'arasement.

Ce « délassement » nautique décrit avec enthousiasme par King s'avère au contraire une pratique très ritualisée, aux règles édictées par des prêtres-sorciers, les Kahunas : ces derniers font office de surf report avant l'heure en annonçant et « provoquant » au besoin (par leurs offrandes et leurs incantations) la houle tant souhaitée ; ils supervisent les rituels entourant la fabrication des planches (paipo, alaia) et insufflent le courage nécessaire aux hommes. Soucieux d'imposer leur emprise, les zélés missionnaires calvinistes qui débarquent aux alentours de 1820 remisent les planches afin de soustraire leurs ouailles à la mainmise de l'ordre ancien. Les sorciers sont laminés par le rouleau compresseur du christianisme pudibond, mais, en un ultime sursaut prophétique, ils jurent de revenir, sous une forme ou une autre. Si bien que la pratique du He'e Nalu (l'esprit de la glisse) devient au cours du 19 e siècle une activité presque illicite, en tout cas confidentielle. Jusqu'en ce début de 20 e siècle où London, galvanisé par les vagues de Waikiki, dévoile à ses lecteurs du monde entier, au retour de son périple avorté en Australie, l'existence du surf, ce « sport royal pour les souverains naturels de la Terre 1 ». La Croisière du Snark paraissant en 1911, c'était il y a tout juste un siècle. Lors de ses régaliennes sessions, l'écrivain aurait-il croisé le jeune Duke Kahanamoku (1890-1968), alors maître-nageur à Waikiki, waterman accompli et futur champion olympique de natation ? C'est bien lui qui, à l'occasion de ses déplacements à l'étranger pour des compétitions – en Californie, sur la côte Est des États-Unis ou encore en Australie –, devient l'ambassadeur, « l'évangélisateur » du He'e Nalu. En quelques années, Kahanamoku transmet le virus partout où il passe et forme de nombreux adeptes, qui inoculent à leur tour l'addiction de la glisse à leurs compatriotes. Depuis l'au-delà des dieux polynésiens, les Kahunas tiennent enfin leur revanche sur les inhibitrices puissances colonisatrices. Elle prend la forme d'une contre-attaque pacifique : la colonisation hawaïenne des esprits par le He'e Nalu, la surf fever, affection teintée de l'esprit d'Aloha qui adoucit les mœurs et favorise la communication entre des êtres aux horizons divers, si l'on excepte ce déplorable effet secondaire qu'on nomme « localisme ».

Les sorciers de Kealakekua Bay ont sans doute été exaucés au-delà de leurs espérances. Il ne s'agit pas de faire ici l'historique de cette propagation de la foi en la planche hawaïenne, mais l'on doit bien constater que le surf est aujourd'hui une pratique mondialisée. De l'Indonésie à la Chine, en passant par l'Irlande, Dubaï, l'Afrique du Sud et même les côtes de la Méditerranée, désormais, là où il y a des vagues, il y a du surf. Si bien que les ondes vierges se font rares : de nos jours, il faut se rendre très au Nord ou au Sud, dans les eaux froides de l'Arctique, de l'Antarctique, de la Sibérie orientale et de l'Alaska, pour les débusquer. Les surfeurs se rencontrent dans les contrées isolées comme au coeur des grandes métropoles (on surfe à Rockaway Beach à New York). Plus encore, le virus du surf a connu une mutation de grande importance au contact de l'asphalte des villes – en premier lieu à Los Angeles. Désormais, on peut aussi surfer des « vagues de béton » à l'intérieur des terres, loin du littoral. Ainsi nait, par quelques journées sans houle, le skateboard, nouveau rameau génétique du He'e Nalu, qui s'adapte à la terre ferme comme des amphibiens décidèrent il y a quelques centaines de millions d'années, suivant une conception évolutionniste, de quitter les océans ; lequel skateboard modifie par ailleurs en retour l'ADN du surf à partir de la fin des années 1970 en le revitalisant, lui ouvrant de nouveaux horizons techniques : sous l'impulsion du skate moderne, de nouvelles figures aériennes font leur apparition, tandis que la taille des surfboards se réduit. L'allusion du lieutenant King à une possible mutation génétique des surfeurs hawaïens n'était peut-être pas si déplacée : une nouvelle branche du génome humain, plus résistante aux éléments naturels, ayant adopté un autre

mode de déplacement, plus translatif, aurait-elle fait progressivement son apparition ?
L'hypothèse, si loufoque et séduisante soit-elle, a néanmoins une réalité civilisationnelle. De quelques centaines d'individus originellement, le surf et désormais le skateboard, en concernent aujourd'hui des millions, répartis sur tous les continents. D'un point de vue anthropologique, lorsqu'un grand nombre d'individus, quelle que soit leur origine géographique, se voient réunis autour de croyances et centres d'intérêts communs, on appelle cela une culture – voire une religion. Le 20 e siècle, qui a vu émerger la culture mondialisée du rock, a également vu grandir ce qu'on a appelé la board culture, à laquelle, en raison d'éléments communs (iconographie, musique…), se sont agrégées d'autres, par exemple la culture du BMX, mais aussi des sports mécaniques comme le FMX ou le custom motocycliste. Le surf, le skate, le custom ont généré d'étonnantes cultures visuelles, lesquelles partagent un socle commun, encore une fois un ADN primitif. Songez aux millions de photographies, vidéos, peintures sérigraphiées sur des planches de surf, des plateaux de skate, des tee-shirts… Pensez aussi à tous ces exploits techniques érigés en légendes dorées en couverture des magazines spécialisés, à ces beaux récits de vagues géantes et secrètes, transmis de manière orale et qui confinent au mythe. Ces cultures constituent un réservoir d'images et d'histoires d'une prodigieuse richesse, quand bien même elles seraient parfois jugées, à tort, superficielles. Pour une grande part, cette exposition entend montrer combien certains artistes contemporains, régulièrement ou sporadiquement, empruntent à ces cultures leurs styles ou iconographies qu'ils s'ingénient à transformer, pour la raison qu'eux-mêmes sont souvent surfeur, skateur ou biker – voire les trois à la fois. C'est là une sorte de jardin secret qu'ils cultivent souvent depuis l'adolescence et dont la mise en lumière permet de porter un autre regard sur leur oeuvre.
Il n'est pas anodin que cette exposition se tienne dans la ville de Marseille. Une page de l'histoire du skateboard en France s'est écrite au bowl du Prado. Par ailleurs et on le sait peu, mais on surfe avec passion dans la cité phocéenne et ses alentours lorsque la houle le permet. Enfin, il est tout aussi signifiant que cette Dernière vague déferle à la Friche Belle de Mai, complexe culturel doté d'un street park conséquent, dans le cadre d'un festival, This is (not) Music, qui s'emploie à croiser les pratiques, en confrontant art contemporain, street art, musique, performances de skateboard, de BMX ou de moto.

Le parcours de la Dernière vague épouse l'architecture du centre d'art (il investit les trois niveaux de la Tour et le nouveau bâtiment du Panorama). Il se divise en quatre sections, à l'intérieur desquelles les oeuvres s'enchaînent un peu à la manière d'une charade, l'une amenant la suivante sur une base formelle ou conceptuelle. Par ailleurs, il nous est apparu que la pratique du surf, du skateboard, la réalisation de fresques de street art et la présence de motos customisées vont parfois de pair – un lieu comme Venice Beach en Californie, est de ce point de vue exemplaire. À cet égard, nous avons décidé de confronter, dans un même espace, oeuvres d'art contemporain et murals à la bombe, afin de provoquer des ruptures de rythme. Enfin, deux collections d'objets cultes – celle de Gérard Decoster, consacrée à la culture surf, et celle de Dimitri Coste, dévolue à l'univers du BMX– se nichent également au coeur du parcours. Ces objets vintage affichent ici leur valeur de références historiques, tandis que ces collections sont artistement installées par leurs auteurs passionnés.

A contre-courant
Guillaume le Goff

La ville avec ses rues, ses trottoirs, ses murs, ses recoins, a toujours été source de création. La rue, un monde à part et ouvert à tous, où s'affranchissent les codes, les frontières. Là où tout devient possible, où tout s'invente et se réinvente en permanence. La rue, offerte à ceux qui la prennent pour ce qu'elle peut (veut) aussi être : un espace illimité, un parcours sans fin, synonyme de liberté d'expression et de mouvement, loin des entraves et des contraintes inhérentes à la société. Et, tout autour, la nature, la faune, la flore… Un univers transversal, aux formidables ressources, terrain de jeu des meilleures aventures humaines modernes. Il n'en fallait pas plus pour qu'au sein des nouvelles générations, aux quatre coins du globe, une partie de cette jeunesse aille à l'encontre de la grisaille, de l'ordre établi et veuille faire entendre sa voix. Punks, rastas, b-boys, graffiti artists, dj's, skateurs, acteurs et créateurs « contre-culturels » de tous horizons et de toutes couleurs se sont retrouvés dans le creuset de la ville et de ses rues pour être et devenir. Pour s'affirmer. Pour avoir un droit à la différence et, parfois, crier leur rejet du « système ». Rage positive, fureur de dire, volonté de faire. S'affranchir des normes, refuser la normalité, inventer le futur. Héritées des 60's, les cultures underground sont nées dans les années 1970 et se sont particulièrement développées dans les années 1980 à la faveur des mouvements alternatifs D.I.Y. (Do It Yourself). De New York à Londres en passant par Tokyo et Paris, la créativité a commencé à battre son plein et les rêves sont devenus réalité : le graffiti – tout en restant un art spontané et rebelle – est devenu un courant respecté en parallèle de l'ascension souvent respectable et bien plus acceptable du street art ; le skateboard – tout en restant une pratique d'initiés et de puristes – a franchi les portes de l'ombre partout sur la planète ; des courants que l'on pensait souterrains et éphémères sont devenus majeurs et aujourd'hui, ces disciplines, ces mouvements sont plus riches, passionnants et prometteurs que jamais. Le grand public, les médias et même les institutions y prêtent une oreille plus qu'attentive. On peut remercier les héros oubliés comme les figures reconnues. Tous savent d'où ils viennent et pourquoi ils sont là. Univers commun, valeurs et inspirations partagées. Tout est lié. Tout est question d'époque, de lifestyle (style de vie), d'envie. De vitalité et d'enthousiasme. Aller skater un spot, aller surfer une vague, enfourcher son BMX, rider la rue, un park ou l'Océan, tomber, se faire mal, se relever, apprendre, progresser, s'élever… Prendre une bombe, poser, imprimerson nom sur les murs et les devantures, faire une fresque, se salir, courir, sourire…

Rien ne vaut ces sensations, pour le fun (plaisir) ou par nécessité, produire et partager, seul ou en groupe, pour soi ou pour les autres. Sans oublier le rush et la montée d'adrénaline, se sentir en danger, livré à soi-même, dans l'urgence, dans l'instant. Et aussi dans une sérénité des plus inspiratrices. Sur une board ou avec un spray à la main, tous les sentiments et messages y passent, plaisir, frustration, bonheur, colère, haine, amour, l'être existe, l'artiste s'exprime. L'Américain ESPO, le Hollandais Parra, les Français Koolfunc'88, Remed et Tilt, invités exceptionnels de la grande exposition la Dernière vague où ils viendront produire des pièces hautes en couleurs et spécialement réalisées pour l'occasion, sont parmi les meilleurs représentants de cette jeunesse internationale devenue adulte qui a toujours cherché sa liberté dans une créativité sans bornes, au croisement des chemins et des cultures, allant toujours plus haut, toujours plus loin. Des esprits insoumis aux parcours remarquables, des visionnaires aux styles uniques, aux multiples influences croisées, qui ont évolué en marge de la société, tout en produisant aujourd'hui ce qu'il peut y avoir de plus réjouissant et novateur dans l'art contemporain. Ce n'est pas le bout du chemin qui compte, c'est le voyage… On s'amuse encore (ou pas) en repensant à ces années de galère et de peu de considération, mais peu importe finalement: leur passion intacte et la qualité de leur production artistique auront toujours le dessus sur le reste. Même l'âge n'y fera rien, bien au contraire. De nos jours, que ça soit dans le skateboard, le surf ou le graffiti, la maturité est une valeur sûre, on trouve des pratiquants plus que jamais kings de leur discipline à plus de 40 ans… Rien d'exceptionnel finalement, tout cela était écrit dans le code génétique de cultures en devenir, de courants qui se sont entremêlés, de mouvements qui ne partaient de rien et qui se sont construits souvent seuls, en marge des circuits traditionnels, sans rien demander, en empruntant un peu et en créant beaucoup. C'est donc un grand bonheur d'accueillir, dans le cadre de l'événement

This is (not) Music, ces « héros modernes » sur les murs de la toute nouvelle galerie de La Friche Belle de Mai. La Dernière vague? Et si eux justement étaient déjà sur la suivante…

Parcours de l’exposition

Le trajet suivi par la Dernière vague se déploie sur plus de 2500 m2, soit sur trois niveaux de la Tour restaurée de la Friche, ainsi que dans le nouveau bâtiment du Panorama. Le parcours s’avère ainsi divisé en quatre sections, à l’intérieur desquelles les œuvres s’enchainent un peu à la manière d’une charade, l’une amenant la suivante, le relais s’effectuant sur une base formelle, conceptuelle ou poétique. Quelques interventions de street-art ainsi que des collections d’objets liés aux cultures du surf et du BMX rythment par ailleurs l’ensemble.

Chapitre 1 : Pipeline

Où l'on découvre qu'il existe de nombreuses formes de glisse, mais qu'il sera d'abord question de vagues. Où l'on apprend, notamment, qu'une planche peut être un cube et qu'il est possible de surfer pratiquement n'importe quoi et n'importe où (par exemple, sous la surface de l'eau). Que même les aliens glissent et shapent d'étranges planches de surf. Où l'on observe enfin les côtes et les vagues de Californie dessinées sur des globes suspendus comme des planètes, mais aussi à travers les fenêtres brisées d'une maison abandonnée.

Russell Crotty (court. galerie Suzanne Tarasieve, Paris)

John Divola (court. Laura Bartlett Gallery, Londres)

B. Peinado (court. galerie Loevenbruck, Paris)

Luc Rolland

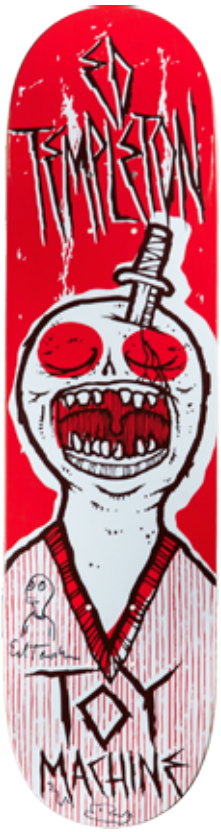
Chapitre 2 : Half Pipe

Où l'on comprend que le skateur pense le monde et le paysage essentiellement de manière géométrique, c'est-à-dire en termes de courbes et de droites qui sont autant de rails. Qu'un skateboard peut aussi être un tableau. Où l'on apprend que certains sont assez opiniâtres et obsessionnels pour tout fabriquer à la main – des trucks au plateau – et que d'autres dévalent à tombeau ouvert des routes de montagne en slalomant entre les voitures. Raison pour laquelle on saisit enfin que le skateboard nécessite avant tout de l'équilibre mais aussi du courage et une foi solide. Et que la geste des champions se propage en couverture des magazines pour confiner au mythe et à la légende dorée.

Raphael Zarka (collection privée)

Benjamin Chasselon

Ari Marcopoulos (court. galerie Frank Elbaz, Paris)



Ed Templeton (collection The Sk8room)

Daniel Dewar & Gregory Gicquel (court. galerie Loevenbruck, Paris)

Chapitre 3 : Line-Up

Où tout se mélange, à commencer par les lieux. Parce que là où l'on surfe, se tiennent souvent pas très loin un skatepark, des fresques monumentales et des motos customisées. On découvre ici que les aliens créent aussi des bowls et des rampes en formes de vaisseaux spatiaux. Et que le surf et le skate sont désormais des activités quasi universelles et interstellaires, puisqu'on glisse dans des contrées très éloignées d'Hawaï ou de la Californie. Où l'on croise de belles créatures frottant langoureusement leur corps sur des capots brûlants car ornés des flammes de l'enfer. Où l'on apprend à nos dépens qu'à braver les dieux et la gravité, on récolte parfois quelques ecchymoses et qu'à vouloir rester éternellement jeune, on n'en demeure pas moins mortel.

Vito Acconci

Madeleine Berkhemer

Pierre Michelon

Hubert Marot (court. galerie Olivier Robert, Paris)

Chapitre 4 : Up in the air

Où l'ingestion d'un sandwich au fromage quelque peu eucharistique permet de déplier l'espace. Où l'on observe quelques surfeurs partis chevaucher des ondes amicales, prolongeant un été qui n'aura pas de fin. Où l'on apprend que ces amateurs de planches anciennes habitent une furtive arche de bois, qui navigue entre les archipels à la recherche de vagues légères, avant de prendre son envol sur une rampe de lancement en bronze d'éternité. Vers les étoiles et le ciel de méditerranée.

Thomas Campbell

Patrick McCarthy

Jay Nelson

Tom Sachs (court. galerie Thaddaeus Ropac, Paris / Salzburg)

Les artistes de la Dernière Vague

Vito Acconci
Né en 1940. Vit et travaille à New York.
Vito Acconci fut à la fin des années 1960 l'un des artistes majeurs de ce qu'on appela le body art. Au fil des années 1980, il a davantage orienté sa pratique vers le domaine de l'architecture. Parmi les projets conçus par le Studio Acconci, on compte trois skateparks. Le projet de Munich (1998) consiste en un ensemble de dômes abritant une ville futuriste sur une ancienne place de la capitale bavaroise. Le skatepark n'en est qu'une composante, avec le parking, le centre commercial ou la piscine conique. Celui d'Avignon (2000) prend la forme d'une succession de plans inclinés sur un mode presque cubiste qui évacue toute idée de courbe. Quant au projet destiné à la ville de San Juan (Puerto Rico, 2004), il dénote une grande originalité dans l'enchevêtrement de ses rampes de béton teinté de bleu ou de vert, qui adoptent la forme de lignes de houle en front de mer. Acconci n'est pas lui-même pratiquant, mais il a toujours apprécié la manière très particulière qu'ont les skateurs de regarder et de s'approprier la ville, sur un mode pas si éloigné de celui de l'architecte. Malheureusement, aucun de ces projets étonnants n'a été à ce jour réalisé. Richard Leydier

Wilfrid Almendra
Né en 1972. Vit et travaille à Marseille.
La sculpture de Wilfrid Almendra est certes hantée par l'architecture, mais elle contient aussi une bonne dose de contre-culture américaine. Le rock, le surf, le skate et le custom innervent en effet ses œuvres. Il a réalisé des pièces métalliques de BMX handmade avec le duo Daniel Dewar et Grégory Gicquel. Sa sculpture Cascais (2008), intitulée ainsi en référence à un célèbre circuit motocycliste portugais, adopte en partie la forme d'un module de skatepark. Dans After a Long Day of Riding (2005), la gueule béante d'une pelleteuse imprime à un lit de gravier immaculé le mouvement indolent de la houle. Enfin, Goodbye Sunny Dreams (2006) s'avère emblématique de cette volonté « d'impureté » et d'hybridation qui fonde l'art d'Almendra. Un socle de bois évoque les séquoias centenaires s'élevant dans ces paysages américains dont on parcourt les routes à moto. Ce socle soutient par ailleurs une sorte de calandre et une grille de métal forgé dont le motif rappelle le flaming des motards. R.L.

Kevin Ancell
Né en 1963. Vit et travaille en Californie.
Acteur important des cultures surf et skate en Californie, Kevin Ancell livre dans ses tableaux des visions hallucinées de scènes apocalyptiques. Des surfeurs s'y voient environnés de nuées d'anges sous un ciel de fin du monde. Sur la crête d'une vague, deux squelettes menaçants, dignes d'effets spéciaux à la Ray Harryhausen, attaquent un longboarder sous le regard horrifié d'une walkyrie. Ces tableaux célèbrent le parfait mariage entre l'art classique, baroque, européen et la culture américaine, plus précisément la contre-culture californienne. Ses sculptures de vahinés ne sont pas plus rassurantes. À les regarder de près, elles présentent la trace d'ecchymoses, de brûlures de cigarettes. Le paradis tropical ressemble à un enfer. Une belle demoiselle écrit à coups de mitraillette le nom de cet éden déliquescent : Paradirama ! R.L.

Xavier Antin
Né en 1981. Vit et travaille à Paris.
L'art de Xavier Antin est marqué par des procédures de « traduction », notamment d'impression, qui transforment l'image ou l'objet initial. Pour son projet 5 conversations, l'artiste a sollicité cinq manufactures leaders dans leur domaine, en leur soumettant un cahier des charges strict : produire selon leur savoir-faire un cube de 38 cm de côté. Ont ainsi été approchées les sociétés Thonet (bien connue pour ses chaises en bois), Chevillotte (billards), P&A Tuning (entreprise spécialisée dans le tuning automobile), Glasbau Hahn (vitrines muséales) et enfin UWL Surfboards (fabricant de planches de surf). Renaud Cardinal, de chez UWL, a ainsi proposé de réinterpréter une planche mythique : la Da Cat, que le surfeur et shaper Greg Noll (lequel fut le premier à surfer la vague de Pipeline à Hawaï) créa pour un surfeur non moins célèbre : Micky Dora. La Da Cat se distingue par son design très simple et efficace : elle est principalement noire et parcourue d'une bande blanche en son centre. R.L.

Gilles Barbier
Né en 1965. Vit et travaille à Marseille.
Dans une œuvre infiltrée par divers « agents mouillants » (vers de terre, camemberts, bananes, morceaux de gruyère, flageolets), il était inévitable que la glisse impose son mode de déplacement translatif ainsi que, lorsque l'accident a lieu, la verticalité entropique des chutes vertigineuses. Le dessin à la gouache intitulé Sans titre (l'esprit de la glisse) recense ainsi un certain nombre de sports de glisse : le ski, le snowboard, le BMX, le surf, la planche à voile, le rollerblade et le kitesurf – curieusement, le skateboard s'avère absent de cet inventaire. Mais ici, les notions de trajectoire, d'ergonomie, l'action de farter les skis, de huiler les mécaniques de son BMX ou encore de waxer sa planche de surf, tout cela nous renvoie symboliquement à une lubrification et à une glisse plus sexuelles. R.L.

Julien Beneyton
Né en 1977. Vit et travaille à Paris.
Chez Julien Beneyton, la technique de la peinture sur panneaux de bois renvoie à la Renaissance et, au regard d'une précision de la touche confinant paradoxalement à une forme d'expressionnisme, à des traditions allemande et hollandaise du 15e au 17e siècle. Mais les sujets traités par l'artiste sont résolument contemporains. C'est là une peinture de la rue, qui saisit des scènes quotidiennes dans les quartiers populaires de Paris, New York, en Mauritanie, au Sénégal… Le hip-hop rythme ces tableaux – l'artiste en a portraituré les figures marquantes, comme Ice Cube ou Public Enemy. Marre de vivre figure Nicolas Levet, un skateur emblématique de la scène française. Ce tableau est accompagné de neuf dessins qui reproduisent chaque tatouage ornant son corps et nous éclairent sur leur signification, esquissant, entre goûts musicaux et convictions végétariennes, le profil philosophique de ce skateur. R.L.

Madeleine Berkhemer
Née en 1973. Vit et travaille à Rotterdam.
« Il y a deux femmes en vous » déclare Gérard Depardieu à Catherine Deneuve dans le Dernier métro de François Truffaut. La Néerlandaise Madeleine Berkhemer donne quant à elle asile à trois personnalités distinctes, comme si elle était atteinte du trouble de la personnalité multiple. Berkhemer incarne en effet tour à tour Milly la blonde, Molly la brune et Mandy la rousse. Ce sont là trois alter ego féminins qui forment une manière de trinité féminine, trois grâces sexy dont l'artiste décline l'image en peintures, photographies, sculptures, performances… jusque sur des plateaux de skateboard. Chacune a sa voiture. C'est ainsi que le 15 septembre 2004, Milly a customisé sa Maserati dans la galerie du jour d'agnès b. à Paris. Telle une pin-up américaine, elle a langoureusement et amoureusement frôlé la carrosserie de son joli corps peu vêtu. Il subsiste de cette performance une vidéo, rythmée par la guitare du Texan Stevie Ray Vaughan reprenant Little Wing de Jimi Hendrix. R.L.

Antoine Bouillot
Né en 1977. Vit et travaille à Paris.
Si les œuvres d'Antoine Bouillot évoquent parfois le monde feutré des boutiques des Champs-Élysées et de l'avenue Montaigne, c'est que l'art contemporain et le monde du luxe partagent désormais un certain nombre de codes visuels. Néanmoins, si elles exhalent le parfum délicieux de l'irrévérence, l'artiste se garde de prendre totalement parti dans ces sculptures qui se caractérisent par une grande qualité de finition. Il collabore en effet avec des maîtres artisans afin que le résultat atteigne la qualité d'un produit de luxe.
Fortement marqué par les cultures américaines underground – en particulier celle du skateboard –, Antoine Bouillot réinterprète dans deux sculptures quelques icônes de la street culture : la première, Real Screaming, rend hommage à la Screaming Hand, célèbre main hurlante créée par le designer Jim Phillips (Santa Cruz). La seconde, Louis Love Overcomes Our Depression, constitue une référence au langage des signes des gangs latino à Los Angeles. Guillaume Le Goff

David Bowen
Né en 1975. Vit et travaille à Minneapolis.
David Bowen crée de surprenantes sculptures robotiques et interactives. Des mouches emprisonnées dans un globe transparent envoient des messages via Twitter ou bien inspirent par leurs mouvements des dessins abstraits à un bras mécanique. Des plantes exposées dans la salle d'une galerie ploient sous le souffle du vent qui balaie une plage non loin de là. Dans Tele-Present Water, une grille articulée, suspendue dans l'espace d'exposition, lévite et ondule comme une vague. Des fils transparents la relient à un appareillage mécanique, lui-même câblé à un ordinateur, lequel capte les données émises par une bouée ancrée dans le nord de l'océan Pacifique. Ainsi la houle hawaïenne s'invite-t-elle dans une exposition méditerranéenne. R.L.

Thomas Campbell
Né en 1969. Vit à Bonny Doon, Californie.
Les films de Thomas Campbell, The Seedling, Sprout et The Present, ont renouvelé le genre du film de surf en le tirant du côté de l'art par le biais d'une production à la fois soignée et hand made, et en filmant et photographiant des surfeurs à l'âme d'artiste (Kassia Meador, Dane Reynolds…). Campbell est également peintre et sculpteur. Dans son atelier, il assemble de grands panneaux constitués de formats divers. Les motifs, peints dans des tons pastel très doux, évoquent des paysages vallonnés, plantés çà et là de sapins solitaires. De curieuses créatures en forme de cône les parcourent. Nés de lointains souvenirs du Maroc et de ses habitants vêtus de djellabas, ces êtres presque féériques affichent une expression mélancolique. Parfois, ils se risquent à lancer quelques mots d'un dialecte étrange dans de discrets phylactères, comme « Yep », « Hum Hum », autant d'idiomes personnels comme « Sing ding aling », dont la signification aurait valeur de carpe diem, comme nous le révèle l'artiste : « Sois reconnaissant pour ce que tu as devant toi, idiot. En d'autres termes, essaie de te réjouir de tous les instants qui passent, car c'est tout ce que nous avons ! » R.L.

Benjamin Chasselon
Né en 1971. Vit et travaille à Marseille.
My Dad's Favorite Covers est un projet que Benjamin Chasselon a initié avec Stéphane André en 2009. Il consiste en la sélection de douze couvertures emblématiques de magazines de skateboard (plus une couverture des revues Surfer et Action Now) qui ont marqué la discipline depuis les années 1960 (la plus ancienne montre en 1965 la skateuse Patty McGee). Ces couvertures sont ensuite reproduites en grand format à l'huile sur toile dans un style quasi hyperréaliste. Chasselon est un skateur émérite et sa connaissance technique et intime des tricks exécutés par Tony Hawk, Natas Kaupas ou Christian Hosoi est sans doute pour beaucoup dans son aptitude à représenter les mouvements et faire éprouver de baroques sensations d'élévation et d'accélération. R.L.

Larry Clark
Né en 1943. Vit et travaille à New York.
L'adolescence américaine étant le sujet de prédilection de Larry Clark depuis la série inaugurale Tulsa, il n'est pas étonnant que le motif du skateboard parcourt son œuvre cinématographique et photographique : principalement dans Kids (1995, dont le scénario a été écrit par Harmony Korine et qui marque la première apparition à l'écran de l'actrice Chloé Sevigny), Ken Park (2002) ou encore Wassup Rockers (2007). Le skate y est une métaphore de l'errance, un mode de déplacement alternatif (d'un quartier à un autre, et plus encore d'un monde à l'autre dans Wassup Rockers) qui partagerait presque adultes et ados en deux espèces différentes (voir l'altercation entre un père et son fils dans Ken Park). Il symbolise et cristallise par ailleurs parfaitement l'énergie sexuelle propre aux jeunes années de l'adolescence. R.L.

Julien Colombier
Né en 1972. Vit et travaille à Paris.
Julien Colombier dessine au pastel et à l'acrylique d'étranges paysages. Le regard s'enfonce dans d'obscures et impénétrables forêts qui ne sont pas sans évoquer l'univers cauchemardesque des contes de fées. Mais, alors, des contes que Charles Perrault ou les frères Grimm auraient rédigés au fin fond de la jungle amazonienne ou dans des forêts polynésiennes. Cette végétation tropicale rappelle à certains égards les toiles tahitiennes de Paul Gauguin. Il arrive que les lianes et les feuilles multicolores de Colombier étendent leurs ramifications sur des éléments de skatepark (half-pipe, pipe, mini-rampe), comme lors de son exposition à la galerie Métropolis (Paris) en 2012. Le dessin se fait ici alors camouflage, les volumes disparaissant sous un épais tapis de nature, la géométrie des courbes se soumettant au chaos. R.L.

John Cornu
Né en 1976. Vit et travaille à Rennes.
L'œuvre de John Cornu revisite à sa manière le minimalisme américain. Celui, new-yorkais, d'un Donald Judd (en lui empruntant notamment certains intitulés), tout en se référant sans nul doute à celui, plus étrange et mystique, du Californien John McCracken. Cela est particulièrement sensible dans la série des Verticales, dont les lignes de bois noir reprennent l'alignement des Planks de McCracken, parallélépipèdes laqués, nés eux-mêmes d'une hybridation entre le custom hot rod et les longboards de Malibu Beach. Mais pour l'heure, l'inquiétante planche de surf de Cornu, hérissée de dérives menaçantes, s'intitule J'aime les requins, en référence à la chanson éponyme du groupe de rock français les Satellites : « Parce qu'ils sont méchants. Parce qu'ils ont des dents. Parce qu'ils aiment le sang. Moi j'aime les requins. » R.L.

Collection Dimitri Coste
Né en 1977. Vit et travaille à Paris.
Une maquette qui ressuscite un circuit de BMX emblématique. Des vitrines abritant des paires de chaussures Vans vintage. Des casques de moto customisés. Des BMX d'époque, des stickers… Ce n'est là qu'une partie de la collection dévolue principalement aux cultures du BMX et de la moto, réunie au fil des ans par Dimitri Coste, photographe, réalisateur de films, et surtout grand érudit des cultures issues des sports mécaniques.
Cette collection passionnée renvoie à son enfance, à un père alors journaliste à Moto verte (revue consacrée au motocross) puis rédacteur-en-chef de Bicross Magazine, à un frère animé par les mêmes passions. Elle nous invite à un voyage dans le temps, à une époque où le BMX fait son apparition dans la société française, à travers des films comme E.T. de Steven Spielberg ou BMX Bandits, qui révéla une jeune actrice australienne nommée Nicole Kidman. « Ce que j'ai vu dans le motocross, le BMX et le skate entre 6 et 10 piges a façonné mes goûts à jamais. Je suis resté bloqué à cette époque-là. C'était le rêve californien, le soleil », nous dit Dimitri Coste. R.L.

Russell Crotty
Né en 1956. Vit à Ojai, Californie.
Russel Crotty dessine, sur de grands globes en fibre de verre marouflés de papier, les côtes californiennes qu'en surfeur de longue date il connaît intimement : les falaises et les plages où le Pacifique vient mourir, mais aussi les paysages de l'intérieur qu'il arpente et également le ciel étoilé qu'il scrute à l'aide de son télescope. Mer, terre et ciel forment ainsi un triptyque personnel, où la

représentation des forces naturelles, rappelant le romantisme de William Turner ou de Caspar David Friedrich, dénote une écoute attentive, presque chamanique du monde. Crotty poursuit aussi depuis longtemps la série de ce qu'il nomme ses Surf Doodles, soit de petits croquis au trait nerveux représentant de manière très stylisée un surfeur saisi au moment précis où il s'extrait du tube. Il est aussi l'auteur de monotypes où des spots imaginaires sont gravés dans le bleu azuréen de l'océan. R.L.

Collection Gerard Decoster

Né en 1947. Vit et travaille à Biarritz.

À la fin des années 1970, Gérard Decoster ouvre à Biarritz le Hangar, un surf (et skate) shop atypique aujourd'hui disparu. Mais il a vécu mille autres vies. Graphiste, décorateur capable de transformer un lieu dans ses moindres détails, il est aussi connu pour organiser chaque année l'exposition du MIACS (Marché International d'Art Contemporain consacré au Surf), mais surtout pour sa remarquable collection d'objets cultes issus de la surf culture.

Comptant près de 1600 numéros au catalogue, cette collection, dont Decoster peine à endiguer la croissance endémique (surtout depuis l'ouverture de ce réservoir sans fin qu'est Internet), est joyeusement éclectique. Chaque époque de succès populaire du surf est représentée, de l'imagerie « Malibu » et « Waikiki » des années 1950-1960 aux affiches psychédéliques des années 1970. Decoster est lui-même artiste et l'exposition de sa collection s'en ressent. Ainsi de sa Chambre du collectionneur qui, sous la forme d'une véritable installation, combine des planches vintage de la marque Barland, un coussin brodé originaire d'Australie, la statuette d'une déesse sud-asiatique amatrice de vagues ou encore un flipper « longboard et bikini ». R.L.

Pierre Descamps

Né en 1975. Vit et travaille à Berlin.

Sculpteur et photographe, Pierre Descamps, par ailleurs skateur, s'intéresse à des formes génériques dont son regard peut extirper un potentiel à la fois plastique et performatif. Ainsi des éléments d'architecture isolés dans ses photographies, mais aussi des sculptures Beverly Hills, Breaking the Wave et This Way Please, dont certaines ont été skatées et ont conservé les stigmates du contact. « D'une manière générale, on peut considérer mon travail comme un tressage libre de signifiants visuels empruntés à une culture urbaine marquée par le rock, les beautés glauques des skateparks et des zones résiduelles des villes, avec l'héritage sophistiqué des formes déposées par l'histoire de l'art depuis les années 1960 (minimal, pop, conceptuel) », affirme l'artiste. R.L.

Daniel Dewar et Grégory Gicquel

Nés en 1976 et 1975. Vivent et travaillent en Bretagne.

À une époque où une grande majorité d'artistes contemporains ont recours aux services d'artisans et de prestataires amenant leur savoir-faire dans l'élaboration de leurs œuvres, Daniel Dewar et Grégory Gicquel se sont fait une spécialité de tout fabriquer à la main, et ce depuis leurs études à l'école des beaux-arts de Rennes. C'est d'ailleurs dans la capitale de Bretagne, à l'occasion d'une exposition dans l'association artistique 40mcube en 2001, que le duo crée l'Alma Skateshop. Tout y est fait main : des plateaux de skate pressés entre deux blocs de béton, aux trucks en passant par les roues, les jeans, les tee-shirts. Une vidéo à la production tout aussi artisanale a conservé le souvenir de ce shop minimal, totalement décalé en regard de ce que l'industrie des marques de skate produit en termes d'objets comme d'images. R.L.

John Divola

Né en 1949. Vit et travaille à Los Angeles.

Entre 1977 et 1978, John Divola a très régulièrement visité et documenté une maison située sur la plage de Zuma Beach, non loin de Los Angeles. Cette bâtisse, originellement habitée par les sauveteurs, a par la suite été utilisée par les pompiers pour des exercices, mais aussi occasionnellement par des squatteurs. Si bien qu'à chacune des visites du photographe, l'aspect intérieur de la maison change radicalement, les incendies déclenchés par les uns, les déprédations orchestrées par les autres, auxquelles il faut ajouter les propres interventions picturales de l'artiste à la bombe aérosol, accentuant chaque jour la ruine de l'édifice. Une chose seule ne change pas et instaure une sorte de temps géologique et naturel : par la fenêtre brisée, on aperçoit toujours au loin la vague de Zuma Beach, spot de surf réputé. R.L.

ESPO

Né en 1968. Vit et travaille à New York.

Originaire de Philadelphie, Steve Powers (dit « ESPO », pour « Exterior Surface Painting Outreach ») est notamment connu au cours des années 1990 pour ses prises de risque lors de la réalisation de graffitis, souvent au grand jour. Néanmoins, il se consacre davantage, à partir de 1999, à la pratique d'atelier. Il participe notamment aux biennales de Liverpool et de Venise. Il réalise la pochette du troisième album du skateur/guitariste Tommy Guerrero, et collabore avec Deitch Projects (New York) jusqu'à la fermeture de cette prestigieuse galerie en 2010.

Son style adopte pour une grande part la forme d'une calligraphie poétique et politique. Des slogans géants en lettrage en relief résonnent comme autant de mots d'amour scotchés sur le frigo. Forever Begins When You say Yes (Pour toujours commence quand tu dis oui) ; Spring Comes, Summer Waits (Le printemps arrive, l'été attend). ESPO poursuit un projet de grande ampleur intitulé A Love Letter for You (Une lettre d'amour pour vous). C'est ainsi qu'il a peint, aidé de son équipe Icy, une cinquantaine de fresques le long d'une voie ferrée de Philadelphie. R.L.

Mathias Fennetaux
Né en 1970. Vit et travaille à Biarritz.
Mathias Fennetaux est un photographe
phare des scènes skate, surf et snowboard. Il publie en 2011 un livre étonnant, No Skateboarding, qui condense de nombreuses années de voyages et de rencontres. Cet ouvrage contient 70 portraits de skateurs emblématiques des décennies 1980-1990. Mais là où ces photographies cultivent leur différence et creusent l'écart avec les « clichés d'action » ordinaires, c'est que l'artiste saisit ses sujets au repos, la plupart du temps sans planche de skate. Tony Alva apparaît assis au bord d'une piscine vide. Mark Gonzales, sans doute plus à l'aise pour réaliser des ollies, exécute un saut improbable. Natas Kaupas se maintient en un équilibre précaire, haut perché sur une rambarde. Les skateurs, plus habitués au mouvement, doivent ici gérer l'immobilité devant l'objectif du photographe. Il en résulte d'étranges figures de l'inactivité, voire de la mélancolie lorsque l'ombre de Mike McGill en vient à évoquer le Penseur de Rodin. R.L.

Katharina Fritsch
Née en 1956. Vit et travaille à Düsseldorf.
L'Allemande Katharina Fritsch n'est pas particulièrement impliquée dans la culture surf, mais parmi les œuvres sérigraphiées de la série des Postcards – où l'on croise, en dignes images de calendrier des postes, aussi bien une coccinelle que des perruches et une monumentale chope de bière – figure un surfeur dévalant une vague, casqué comme dans les années 1980. Cela confère à l'image un côté vintage, accentué par la monochromie, qui est une marque de fabrique de Katharina Fritsch. Par ailleurs, comme pour tous les tableaux de cette série des Postcards, le motif a été détouré, la vague prenant dès lors l'aspect d'une main gigantesque, celle de Poséidon menaçant d'écraser le surfeur, un peu comme dans les dessins du Californien Jim Phillips. R.L.

Mike Giant
Né en 1972. Vit et travaille à San Francisco.
Originaire de la côte Est américaine, c'est en déménageant au Nouveau Mexique que le jeune Mike Giant trouve sa voix dans les cultures underground. BMX, heavy metal, skateboard, punk rock, hip-hop, rave parties seront les fondations d'un parcours artistique avant tout nourri par ses passions et ses rencontres. Si le graffiti lui permet de vite obtenir ses premières lettres de noblesse, c'est bien grâce au skateboard qu'il se fait un nom, notamment en signant nombre de graphismes pour la marque Think. Fasciné par l'art du tatouage, influencé autant par le folklore mexicain que l'illustration japonaise, il s'y met avec tout le talent qu'on lui (re)connaît et en devient vite un des maîtres les plus influents. Après avoir créé la maison d'édition indépendante Skullz Press, il co-fonde la marque californienne Rebel8. Artiste prolifique et toujours inspiré, Mike Giant incarne aujourd'hui un pan entier et hautement qualitatif de la street culture américaine contemporaine. G.L.G.

Shaun Gladwell
Né en 1972. Vit et travaille à Londres.
L'art vidéo de l'Australien Shaun Gladwell se situe au croisement de diverses disciplines. Pacific Undertow Sequence (Bondi) montre ainsi l'artiste assis sur sa planche de surf, mais sous la surface de l'océan, tandis que l'image a été renversée, le fond de sable devenant le ciel. Cette scène se déroule à Bondi Beach, célèbre spot de Sydney. C'est également là que se situe l'action de Storm Sequence, où l'on voit l'artiste effectuer une sorte de chorégraphie en skateboard, alors que la pluie tombe dru. La danse hante le travail de Shaun Gladwell. Qu'il s'agisse de skate, de BMX, seules comptent la linéarité et la pureté d'un mouvement bref, dans des vidéos courtes qui ont valeur de haïkus. La danse liant ces pratiques, elles se contaminent les unes les autres. Par exemple, la voiture customisée d'Interceptor Surf Sequence peut alors être skatée ou surfée, sous le ciel orageux du désert australien. R.L.

Yann Gross
Né en 1981. Vit et travaille à Lausanne.
À l'occasion d'un voyage en Afrique de l'Est, le Suisse Yann Gross découvre à Kitintale (Ouganda) le premier skatepark construit dans cette région du globe. Conçu en briques par la jeune communauté locale de skateurs, il s'agit d'un pur modèle de D.I.Y. (Do It Yourself). Séduit par l'état d'esprit à l'œuvre dans ce projet – la débrouille pour trouver du matériel et le caractère social et émancipateur d'un sport qui a ici sauvé pas mal d'enfants de la délinquance – l'artiste devient vite un membre de cette communauté et participe même à l'organisation du premier contest de skate de la région des Grands Lacs. Tandis qu'il retourne régulièrement à Kitintale, Yann Gross a photographié les membres de cette étonnante communauté de skateurs et leur a même consacré un film. R.L.

Koo Jeong-A
Née en 1967. Vit et travaille partout.
Suite à une exposition personnelle au centre international d'art et du paysage (CIAP) de Vassivière en Limousin en 2007, la Coréenne Koo Jeong-A a imaginé un projet de sculpture monumentale pour cette île qui s'élève au milieu d'un lac. Ainsi est né Otro, dont l'inauguration s'est tenue au printemps 2012. Il s'agit d'une sculpture praticable, d'un skatepark phosphorescent aux

formes organiques dont les courbes généreuses dérivent du paysage qui se déploie alentour. Il est composé de plusieurs bowls, d'un tunnel et d'un cradle. Lors de la phase d'élaboration de l'œuvre, l'artiste a réalisé plusieurs maquettes, dont une dorée, et des dessins, que nous exposons à cette occasion. R.L.

Éva Jospin

Née en 1975. Vit et travaille à Paris.

Éva Jospin est connue pour ses tableaux en relief, forêts de carton sculpté où le regard privé d'horizon s'enfonce sous les frondaisons et se perd dans une profondeur infinie due à d'efficaces effets de troisième dimension. Il se trouve qu'un des premiers tableaux de carton d'Éva Jospin figure des skateurs aux abords d'un bowl de skate lors d'une belle soirée d'été. La plupart sirote une bière tandis qu'un autre grille des saucisses sur un barbecue de fortune. L'artiste a depuis évacué toute figure humaine de ses compositions forestières pour se concentrer sur la stricte représentation de phénomènes naturels. C'est pourquoi elle travaille, pour cette exposition marseillaise, à la représentation d'un nouveau motif : la vague. R.L.

Alexander Klein

Né en 1981. Vit et travaille à New York.

Autrefois skateur professionnel, l'Américain Alexander Klein a consacré un film (God Went Surfing with the Devil) dont a été issu un livre (Surfin' Gaza, 19/80 Éditions) à l'aventure initiée par l'association Surfing for Peace, menée par le surfeur hawaïen Dorian Paskowitz, l'Israélien Arthur Rashkovan et le champion Kelly Slater, venus en 2007 livrer aux surfeurs de Gaza les planches dont ils manquent cruellement. C'est là véritablement une histoire de paix, Paskowitz professant que si Palestiniens et Israéliens peuvent partager les vagues, alors ils sont capables de partager aussi d'autres choses. À la suite de cette première livraison, Klein et ses acolytes tentent à leur tour en 2009 d'acheminer une trentaine de planches à Gaza. Elles n'arriveront à destination que l'année suivante. R.L.

KoolFunc'88

Vit et travaille à Paris.

Graphiste, graffiti artist et illustrateur, KoolFunc'88 est immergé dans la culture BMX et skate des années 1980 (les « golden years »), où il puise ses premières inspirations pour élaborer un style de graffiti devenu référence (Galactic Style).

Autodidacte et free-lance, il collabore depuis quinze ans à de nombreux projets dans l'industrie musicale et pour différentes marques, ce qui lui permet de développer ses propres réalisations. Il est aujourd'hui directeur artistique de Haze Wheels (marque de roues de skateboard), fondateur de Creepn'Crawl (marque de planches de skateboard), créateur et rédacteur du blog webringjustice.

L'œuvre réalisée pour cette exposition s'intitule justement WeBringJustice. Elle s'inspire des posters « psychedelic blacklight » de la fin des années 1960, qui usaient de couleurs fluorescentes et de revêtements floqués en velours. C'est aussi une référence à l'unique planche de skateboard réalisée avec cette technique en 1991 par World Industries et dessinée par Marc McKee. Cette technique, peu commune de nos jours, est ici actualisée à l'échelle d'un mural. G.L.G.

Harmony Korine

Né en 1973. Vit et travaille en Californie.

Cinéaste, photographe et peintre, Harmony Korine est une figure incontournable de la contre-culture américaine et de la culture skate. Il a notamment écrit le scénario de Kids et de Ken Park de Larry Clark – c'est d'ailleurs à Washington Square, célèbre spot de skate de New York, que Clark rencontre le jeune Korine, alors skateur, et lui propose d'entamer une collaboration –, tandis que le skateur Mark Gonzales, avec lequel il a créé un certain nombre de fanzines, fait une apparition dans son film Gummo. Korine a par ailleurs réalisé en 1998 la série photographique The Bad Son consacrée à l'acteur Macaulay Culkin et sa jeune épouse. Toute son œuvre est marquée par une inquiétante étrangeté, le désœuvrement et les dérives spirituelles des banlieues et campagnes américaines. R.L.

Andrew Lewicki

Né en 1983. Vit à Los Angeles.

Le Californien Andrew Lewicki s'intéresse au caractère illégal du skateboard et du graffiti lorsque ces activités sont pratiquées en dehors du cadre autorisé du skatepark et des murs mis à disposition des graffeurs. Il inverse la logique en créant des structures qui ne peuvent être techniquement skatées. Ainsi de son half-pipe, impraticable en raison de sa courbe trop resserrée. Lewicki a également réalisé un rail plaqué or. Ses Parowax Boxes, qui reproduisent à l'identique les produits de la marque Parowax, rendent un hommage aux Brillo Box d'Andy Warhol. Cette cire est bien entendu utilisée à des fins à la fois lubrifiantes et antidérapantes, pour le skate, le ski, le surf… R.L.

Robert Longo

Né en 1953. Vit et travaille à New York.

À la toute fin des années 1990, l'Américain Robert Longo entreprend au fusain sur papier la série des grandes vagues qui demeurent aujourd'hui un de ses motifs de prédilection, effrayantes mâchoires noires bordées d'écume blanche. Longo est lui-même surfeur

et ses vagues combinent celles vues sur la plage de Rockaway (New York) et celles photographiées dans les magazines de surf. Ces vagues, nous les connaissons pour la plupart, chacune présentant une courbe intime qui lui est propre. Ces Monsters, comme il les intitule alors, sont une ode aux puissances phénoménales de la nature, tout comme les dessins de grands requins blancs ou de planètes. Et lorsque les hommes, singeant ces forces titanesques, se prennent pour des dieux, Longo dessine des explosions nucléaires, des armes à feu surdimensionnées, des villes dévastées par la guerre. R.L.

Ari Marcopoulos

Né en 1957. Vit et travaille à New York.

Ari Marcopoulos débute sa carrière en tant qu'assistant d'Andy Warhol et devient par la suite un photographe et vidéaste phare des scènes du skate et du snowboard. Il touche aussi au surf en photographiant les surfeurs d'Ocean Beach en contreplongée et à distance. Plus tard, il confie une caméra à deux skateurs de downhill descendant à grande vitesse la route du Claremont Canyon (Californie). Son regard de photographe est particulièrement contaminé par une poésie du skateboard, par une certaine manière d'aborder visuellement le monde. Qu'il photographie la jambe de sa petite amie mordue par une araignée ou un couloir d'avalanche courageusement et discrètement dévalé par un skieur, Marcopoulos pense le monde en termes de courbes. Tout comme l'image inversée du plafond de la Chapelle Sixtine transforme la fresque de Michel-Ange en un séduisant half-pipe. R.L.

Hubert Marot

Né en 1986. Vit et travaille à Paris.

Il y a dans les photographies en noir et blanc d'Hubert Marot une élégante philosophie de l'analogie en plan rapproché. Celle-ci s'avère néanmoins douloureuse pour le regard et le corps, car elle établit un parallèle entre sols et épidermes sur le terrain des scarifications. Ainsi des surfaces du bowl d'un skatepark marquées par le passage récurrent des roues d'uréthane. De la même manière, un visage adolescent présente quelques blessures labiales dues à des chutes intempestives. Plus loin, un avant-bras autrefois largement entaillé mais désormais cicatrisé forme un contrepoint à l'ancien couloir d'évacuation d'un barrage hydraulique, toboggan de béton emprunté en BMX par quelques riders kamikazes. R.L.

Pat McCarthy

Né en 1987. Vit et travaille à New York.

Pat McCarthy parcourt d'ordinaire les rues new-yorkaises à la recherche du bon spot. Il stationne aux abords des skateparks, des vernissages des galeries d'art contemporain. Il chevauche sa création : la Cheesebike, une mobylette transformée et customisée, augmentée d'un grill qui lui permet de cuire et de vendre pour un dollar des sandwiches grillés au fromage, dont les ingrédients peuvent varier selon les circonstances. Il édite régulièrement son fanzine photocopié intitulé Born to Kill, qui raconte ses aventures par le menu. McCarthy se lance aujourd'hui à l'assaut de la cité phocéenne pour importer un peu de street food made in NYC au bowl de Marseille, à la plage du Prado ou encore sur le toit de la Friche Belle de Mai. Il réalisera à cette occasion une édition spéciale de son fanzine en collaboration avec les éditions du Dernier Cri. R.L.

Ryan McGinley

Né en 1977. Vit et travaille à New York.

Le New-yorkais Ryan McGinley a débuté sa carrière de jeune photographe en suivant les pérégrinations de ses amis skateurs dans les rues de Manhattan. Par la suite, si les scènes qu'il fige pour l'éternité prennent désormais plus volontiers place dans les grandioses et sauvages paysages américains, ses œuvres conservent quelque chose de cette recherche de liberté et d'absolu inhérente à la pratique du skateboard. Ses photographies montrent ainsi des jeunes gens nus, courant dans le désert, se baignant dans les rivières ou explorant des grottes hérissées de stalagtites. Ce sont là des corps édéniques, purs, disponibles sexuellement car pas encore marqués par le péché originel. Les photographies de Ryan McGinley montrent une jeunesse éternelle – et de culture plutôt hippie – que guette toutefois le risque mortel de la chute, qui est un motif omniprésent dans son œuvre. R.L.

Pierre Michelon

Né en 1984. Vit et travaille à Paris.

Depuis quelques années, on découvre en l'Algérie une authentique terre de surf. Une communauté de surfeurs s'est reformée après la période noire, et c'est là en partie le sujet du film de Pierre Michelon, Risacca non Erra, qui jette un pont symbolique entre la côte algérienne et la côte d'Azur, entre Annaba et Nice. Il y est question de l'avenir particulièrement bouché de la jeunesse algérienne, d'une immigration clandestine dont les tentatives d'évasion se soldent souvent par le naufrage. Les vagues chevauchées par les surfeurs d'Annaba sont les mêmes qui ramènent les corps sur la plage. Risacca non erra : le titre, étymologiquement évoque tout autant l'errance et l'erreur, que le ressac continuel de la mer ou de l'histoire. R.L.

Olivier Millagou

Né en 1974. Vit et travaille à Bandol.

Le surf est une véritable obsession pour Olivier Millagou. L'artiste a recréé les planches du lieutenant-colonel Kilgore, toxicomane du surf qui, en pleine guerre du Vietnam dans Apocalypse Now de Francis Ford Coppola, ne résiste pas à une mise à l'eau sous

les bombes. Lors de son exposition Big Wednesday à la galerie Sultana (Paris) en 2011, Millagou réécrit l'histoire : il imagine que le capitaine Cook n'a pas découvert l'archipel hawaïen, et donc le surf. Toutefois, et comme des vagues frappent nos côtes occidentales, l'homme blanc aurait tout de même été tenté de les chevaucher à l'aide de quelques supports trouvés ça et là (table, porte en bois, portière et capot de camionnette) que l'artiste waxe préalablement avant de tenter de les surfer. Peut-on absolument tout surfer ? Un diaporama en monochrome vert égrène par ailleurs près d'une centaine d'images douloureuses qui documentent les dangers du skate et du surf (casse, chutes, morsures de requin…). R.L.

Olivier Mosset

Né en 1944. Vit et travaille à New York.

Olivier Mosset est connu pour sa participation au groupe BMPT (Buren, Mosset, Parmentier, Toroni) à la fin des années 1960. Il a conservé de cette époque héroïque la pratique d'une peinture abstraite géométrique limitée à la réitération de quelques signes. Mais, tel Janus, Mosset arbore à l'envi un autre visage. L'artiste est aussi un biker, et il touche en cela à des pratiques picturales plus proches du custom. Il a ainsi transformé plusieurs véhicules, comme une Pan-Shovel Harley Davidson en 1999, ornée de drippings pollockiens. Il collabore à plusieurs reprises avec des artistes issus d'autres générations et animés par les mêmes passions automobile et motocycliste : par exemple Vincent Szarek et Steven Parrino. Par ailleurs, il a créé et peint en 1994 une rampe de skateboard avec son compatriote John M. Armleder à l'occasion de la Biennale de Lyon. R.L.

Jay Nelson

Né en 1980. Vit à San Francisco.

L'architecture hante le travail de Jay Nelson. Lorsqu'il dessine au crayon des enchevêtrements gothiques, on pense bien sur à Piranèse. Ses véhicules facettés comme des avions furtifs et recouverts d'une couche de résine à la manière des planches de surf, rappellent les machines de Jules Verne, mais aussi les dômes géodésiques de l'architecte Richard Buckminster Fuller. Derrière ses œuvres, se tient toujours cette idée qu'il est possible de se construire un univers à soi, indépendant – financièrement, économiquement, écologiquement –, en retrait du monde. L'artiste a ainsi à plusieurs reprises réalisé des cabanes haut perchées, des véhicules futuristes qui permettent aux surfeurs de vivre en autarcie au bord de la plage. Il travaille essentiellement à partir de bois et de verre de récupération. Mais tout est agencé avec un tel soin et une telle science (celle des shapers de planches de surf, mais aussi de l'artisanat nautique), que l'origine de seconde main disparaît dans l'ensemble. R.L.

Hervé Paraponaris

Né en 1966. Vit et travaille à Marseille.

Lors de son exposition au Frac PACA en 2002, Hervé Paraponaris a proposé à quelques skateurs de dessiner le skatepark de leurs rêves. Par la suite, l'artiste a fondé une entreprise coopérative nommée USSR (Union au Service des Sports de Roule), dont l'objectif était non seulement de proposer à la jeunesse désargentée de Marseille du matériel de skateboard de qualité et bon marché, mais aussi de concevoir des skateparks. Un certain nombre ont été réalisés, dont le streetpark de Morteau (dans le Jura). Mais Paraponaris est avant tout sculpteur. Ainsi expose-t-il un autoportrait aux accents péruvo-siciliens (un squelette avec pistolet automatique dans la bouche, avec boule disco sur un plateau de skateboard) et une nouvelle sculpture tout en jeux de contrepoids, qui fait appel aux instincts d'équilibriste des skateurs. Enfin, il réactualise à une plus grande échelle sa sculpture Tramway Stopper (2007). Celle-ci reprend le code mystérieux du shoe tossing (signalement d'un spot de surf ou de skate ? d'un dealer de drogue ? affirmation d'une irrépressible liberté ?), qui consiste à lancer et percher une paire de chaussures lacées sur une ligne électrique ou téléphonique. R.L.

Parra

Né en 1976. Vit et travaille à Amsterdam.

Durant son adolescence, Parra est un passionné de skateboard. Il s'en faut peu pour qu'il devienne professionnel, mais l'influence de son père artiste et son amour pour le travail de la typographie en décident autrement. Il opte donc pour une carrière dans la publicité, le design et l'art. Graphiste, peintre et sculpteur, il collabore régulièrement avec les marques Nike, Vans ou Stüssy. Parra est désormais à la tête de sa propre entreprise (Rockwell Clothing) et il est membre du groupe de musique Le Le.

Résolument ancré dans une tradition visuelle issue à la fois du pop art et du minimalisme (voir par exemple l'œuvre de l'Américain John Wesley), l'art de Parra est peuplé de créatures masculines et féminines affublées de sympathiques et néanmoins inquiétantes têtes d'oiseaux. Celles-ci sont vissées sur des corps traités en aplats de couleurs vives, charnus et sexuels. Ces figures paraissent entièrement empêtrées dans des désirs contradictoires, ce qui leur confère une dimension comique. Au printemps 2012, le San Francisco Museum of Modern Art (SFMOMA) a invité l'artiste à réaliser un grand mural. G.L.G.

Bruno Peinado

Né en 1970. Vit et travaille à Douarnenez.

Soient cinq planches de surf noires, criblées d'impacts et percées, en guise de dérives, d'outils tranchants (des scies et des haches) comme autant de mâchoires de squales agressifs. Chacune porte le nom d'un amas d'étoiles, et constitue un hommage

à la culture du skateboard ainsi qu'à la musique qui en a rythmé la bande-son : Zephyr et Dogtown (l'aventure des Z-Boys, skateurs affiliés au skateshop Zephyr au milieu des années 1970), Black Flag et Suicidal Tendencies (groupes punk des années 1970-1980), et bien sûr Craig R. Stecyk III, photographe qui a talentueusement documenté l'émergence du skate moderne à la fin des années 1970. Une autre série d'œuvres de Peinado, les California's System Game Over, se réfère à la surf culture et plus encore aux planks minimalistes de l'artiste John McCracken, qui a transposé dans l'art contemporain cette culture du finish fetish (le fétichisme de la finition), issue du custom automobile et du shape des planches de surf. À la différence que les sculptures de Peinado, si parfaite soit leur finition, s'avèrent cabossées à la base. Là où le rêve californien se crashe. R.L.

Jim Phillips

Né en 1944. Vit et travaille à Santa Cruz, Californie.

Jim Phillips est l'âme des skateboards Santa Cruz, entreprise dont il devient le directeur artistique en 1975. Il est notamment l'auteur de la Screaming Hand, motif qui connaît un immense succès. Déclinée sur les plateaux de skate, tee-shirts, etc., cette main bleue sectionnée se voit affublée d'une bouche hurlante au centre de sa paume. Tandis que les marques concurrentes (Powell-Peralta en tête) multiplient alors crânes et squelettes au revers de leurs planches, Phillips s'oriente davantage vers des créatures mutantes. La Screaming Hand nait ainsi de la bande dessinée underground, mais elle vient aussi après « The Thing » (la main dans la série Addams Family, 1964) et la Nuit des morts vivants (1968) de Georges Romero (mais avant la main possédée d'Evil Dead 2 !). Et elle entretient aussi une certaine parenté avec quelques motifs de l'histoire de l'art : la tête tranchée de Méduse, par exemple dans le tondo du Caravage, et bien sûr le Cri d'Edvard Munch. Un autre célèbre dessin de Jim Phillips, la Hand Wave, a lui aussi des antécédents, notamment certaines estampes japonaises (la vague d'Hokusai, en raison de sa forme stylisée) et les paysages anthropomorphisés de la Renaissance tardive, peuplés de géants endormis. R.L.

Julien Prévieux

Né en 1974. Vit et travaille à Paris.

Dans sa série des Lettres de non-motivation, Julien Prévieux souligne avec humour l'inhumanité de ce qu'on nomme les « lettres type », en l'occurrence dans le domaine de la petite annonce pour recherche d'emploi. L'œuvre qui nous intéresse se compose de trois documents. Le premier est une annonce passée dans un journal par les supermarchés Champion, en vue d'embaucher des managers de rayons. Le second est une lettre de non candidature dans laquelle l'artiste, répondant à l'annonce, expose pour quelles raisons il ne peut décemment pas «être un champion », puisqu'il n'est parvenu qu'à monter sur la seconde marche du podium des championnats de France de skateboard freestyle en 1992. Le 3e document est la réponse impersonnelle du responsable des ressources humaines des supermarchés Champion qui n'a manifestement pas lu ou saisi le caractère hilarant de cette non-demande d'emploi pour le moins originale. R.L.

Remed

Né en 1978. Vit et travaille à Madrid.

Remed a grandi à Lille et il fut très tôt contaminé par la forte présence du street art dans la capitale nordiste. Artiste spirituel et globe-trotter (il a vécu à Sao Paulo ou New York), il s'est fait une spécialité d'imposantes fresques murales aux lettrages et formes pleines de couleurs et d'harmonie, qu'il retranscrit aussi avec inspiration sur toiles ou en sculptures. Pour Remed, la relation entre l'art public, l'art de rue, le skateboard, le rap ou toute culture dite « urbaine » se trouve dans la rue et la domestication d'un environnement sauvage. La rue revendiquée comme espace d'expression, de création et de partage à travers la rencontre de l'autre, ou pour le moins sa présence. La rue n'est plus uniquement un lieu de transition mais s'affirme comme un lieu de vie. Autre point commun : le désir de s'exprimer de la manière la plus libre possible. Ce qui souvent implique une certaine prise de risque ou, au moins, une mise en marge du système classique. La volonté de s'exprimer, le désir de création, l'emportent sur la peur de l'échec, sur la peur de l'autre. L'un comme l'autre des aspects créent un lien, conscient ou inconscient, entre les êtres formant partie d'une communauté dédiée à l'une de ces disciplines. Mais aussi chaque communauté au niveau local ou international, interagit avec une autre dans un champ parallèle. L'energie circule. Nous créons. L'art comme Remed(e). G.L.G.

Luc Rolland

Né en 1955. Vit et travaille à Anglet.

Le shaper de planches de surf se double parfois d'un artiste. C'est le cas de Luc Rolland, qui est aussi céramiste et qui a dessiné les courbes de véhicules électriques aux formes révolutionnaires. Ses planches ont quelque chose de futuriste, voire d'extraterrestre. Certaines évoquent le fuselage de vaisseaux spatiaux immaculés. Une autre planche évoque le glissement furtif d'un étrange poisson volant noir au tail (queue) mystérieux. Une autre, enfin, au corps translucide animé de reflets métalliques révélés par un éclairage quasi psychédélique, s'avère dangereusement effilée comme un rasoir. Elle en évoquerait presque un alaia cosmique. Ce sont là des « rêves de surf de rêve », comme aime à le raconter l'artiste. Mais des rêves qui deviennent réalité car ces formes sont éprouvées dans les vagues. R.L.

Nat Russell

Né en 1976. Vit et travaille à Indianapolis.

S'il vit aujourd'hui dans le Midwest, Nat Russell est de culture californienne. Il est notamment très lié à l'aventure du Mollusk Surfshop, débutée à San Francisco et poursuivie à Venice Beach avec l'ouverture d'un second magasin.Mollusk est aussi une

galerie, qui travaille avec un petit nombre d'artistes liés au surf et au skate, principalement des dessinateurs et quelques photographes et sculpteurs. Russell a réalisé dans ce cadre un grand nombre de sérigraphies. Comme ses dessins, ces œuvres sont marquées par une poésie cosmique, une sorte de zen hippie. Il appartient à une génération qui a entièrement digéré le flower power 60's. Le serpent d'Infinity se mord la queue, réactivant l'antique motif de l'ouroboros. L'univers prend la forme de trois galets superposés comme sur une plage ou pour marquer le passage d'un col tibétain. Une main esquisse le signe OK : tout ne peut qu'aller bien. R.L.

Tom Sachs

Né en 1966. Vit et travaille à New York.

Les deux quarterpipes en bronze du

New-yorkais Tom Sachs se font face. Massifs comme deux sculptures en acier corten de Richard Serra, ils instaurent un champ de force phénoménal. Mais en même temps, ce sont juste deux quarterpipes qui, techniquement, pourraient parfaitement être skatés si les roues d'uréthane ne risquaient d'en rayer la surface précieuse. Ces deux œuvres de bronze tranchent dans l'œuvre de Tom Sachs, d'ordinaire marquée davantage par l'idée de bricolage. Bricolés sont en effet ses récents modules skatables inspirés des rochers stylisés fabriqués par la NASA pour tester ses véhicules lunaires. Ces modules ont été réalisés pour l'exposition Space Program: Mars qui s'est tenue au printemps 2012 dans l'immense bâtiment de l'Armory Park Avenue à New York. L'artiste y a installé une base spatiale des plus loufoques, expédition scientifique très sérieuse qui a enfin levé le voile sur un grand mystère. Comment se déplacent les Martiens ? Ils skatent ! R.L.

John Severson

Né en 1933. Vit et travaille à Maui (Hawaï).

Peintre, John Severson est également le fondateur de Surfer's Magazine. Mais il est connu avant tout pour ses films (Big Wednesday, Surf Fever…), ses affiches au graphisme efficace et surtout ses photographies, précieux témoignages sur le monde du surf dans les années 1950-1960 en Californie mais plus encore à Hawaï, lorsqu'il fixe sur pellicule les exploits des premiers surfeurs affrontant les vagues monstrueuses du North Shore. Ces pionniers ont pour nom Pat Curren, Dick Brewer ou Greg Noll. Dans ce qui demeure sans doute la photographie la plus célèbre de Severson, Noll apparaît en 1964, de dos, sur une plage, la planche posée contre son épaule, face à la vague massive de Banzai Pipeline qu'il fut le premier à chevaucher quelques années plus tôt. R.L.

Collection The SK8room

www.thesk8room.com

Depuis longtemps maintenant, les plateaux de skateboard sont le support d'images, la plupart du temps des peintures sérigraphiées. De véritables artistes issus du monde du skateboard, mais aussi de l'art contemporain, ont créé de magistrales compositions. Certaines firmes, comme Supreme ou Mekanism, se sont ainsi fait une spécialité de ces collaborations avec de grands créateurs. The SK8room est une galerie recherchant pour ses clients ces plateaux ornés qui réactivent en quelque sorte la tradition renaissante du panneau de bois peint. Nous avons invité The SK8room à exposer quelques-unes des œuvres de sa collection, principalement dues à des artistes de l'exposition : Larry Clark, Thomas Campbell, Harmony Korine, Robert Longo, Ari Marcopoulos, Parra et Ed Templeton. R.L.

Lionel Scoccimaro

Né en 1973. Vit et travaille à Marseille.

Les œuvres de Lionel Scoccimaro convoquent tout autant les univers du surf, du skateboard et du custom. Une Austin Mini, « hot rodée » et entièrement équipée pour un surf-trip autarcique, est compressée comme un César, planches comprises. Du plafond de la galerie, s'écoule une longue grappe de casques de moto customisés, qui évoquent une manière d'ex-voto en hommage aux riders disparus sur une route meurtrière. Un banc apparaît gravé de noms de marques de skateboard, tandis que le skateur qui y était assis s'est subitement volatilisé, ne laissant que ses chaussures Vans. Des jeunes filles court vêtues, enfin, chevauchent langoureusement des culbutos peints aux couleurs de figures emblématiques de la contre-culture pour la plupart disparues : le motard-cascadeur Evel Knievel, le surfeur et designer David Nuuhiwa ou encore le cinéaste Harmony Korine. Derrière les œuvres de Scoccimaro, on perçoit comme une urgence à vivre,

une violence, une dimension de memento mori. R.L.

Craig R. Stecyk III

Né en 1950. Vit et travaille à Los Angeles.

Craig Stecyk grandit en Californie, à l'ombre de figures de la customisation automobile et de légendes du surf comme Greg Noll et Miklos Dora. Il rencontre notamment dès 1962 le surfeur millionnaire Bunker Spreckels (1949-1977). Héritier d'une immense fortune, avec Clark Gable pour beau-père, Spreckels, jusqu'à son décès brutal par overdose, consume sa vie dans l'excès, en ayant pris soin au préalable de la faire documenter par certains photographes et cinéastes (Art Brewer et Craig Stecyk notamment).

Stecyk photographie le surf californien, mais il est plus connu encore comme acteur essentiel de la révolution qui affecte le skateboard au milieu des années 1970 avec l'aventure « Dogtown ». Stecyk travaille à cette époque au sein du skate et surf shop Zephyr à Venice, lequel soutient une écurie de jeunes et talentueux surfeurs et skateurs (les Z-Boys), parmi lesquels figurent Tony

Alva, Jay Adams et Stacy Peralta. Ce sont eux qui font considérablement évoluer le skateboard dans ses figures et acrobaties, avec l'arrivée des roues en uréthane et la découverte des piscines vides (pools) lors de la sécheresse de 1976. Stecyk est le témoin privilégié de cette évolution d'importance. Il est aussi peintre, commissaire d'expositions, etc. Mais c'est là une autre histoire… R.L.

Ed Templeton

Né en 1972. Vit et travaille en Californie.

Peintre et photographe, Ed Templeton, skateur professionnel, est un artiste phare de la skate culture. Il est notamment connu pour la présentation de ses photographies et dessins en amas (clusters) qui, de Thomas Campbell à Barry McGee, constitue une particularité nord-californienne et la marque d'une famille spirituelle. Templeton photographie sa vie de tous les jours, ses rencontres, sa compagne Deanna, de jeunes skateurs… En 2006, il participe ainsi à l'Emerica Wild Ride, événement motocycliste qui, de Denver à Chicago, jette de nombreux acteurs du skateboard sur la route. Il en documente ainsi les moments forts. La peinture contamine également les clichés de jeunes femmes peu vêtues. Tandis que deux grandes sculptures, typiques des visages mélancoliques qui hantent les tableaux de Templeton, promènent leur triste regard dans la salle d'exposition. R.L.

Tilt

Né en 1973. Vit et travaille à Toulouse.

Influencé très jeune par le hip-hop originel né dans les terrains vagues du Bronx, Tilt développe une fascination pour le graffiti. S'il réalise ses premiers tags sur les murs de la ville rose, dont il est originaire, et plus particulièrement sur des banks de skate (son autre passion), dans la plus pure tradition du writing, Tilt a depuis recouvert les murs du monde entier de ses célèbres flops et autres throw-up au style aussi minimal qu'efficace. Des États-Unis au Japon en passant par le Sénégal, ses innombrables voyages et expositions lui ont permis de devenir une véritable figure internationale du graffiti.

Le skateboard tient une place névralgique dans la vie de Tilt. Il réalise à quel point toute son imagerie (planches, tee-shirts, stickers…) a imprégné son travail. Pour son intervention dans le cadre de la Dernière vague, Tilt a choisi de rendre hommage à l'un des visuels cultes des années 1980, la planche «Chain Saw» de la compagnie Schmitt Stix, mais aussi d'y évoquer un lien chromatique avec le graffiti dont le chrome, le noir et le rouge sont des tonalités classiques. Les textes qui constituent cette œuvre font référence à son histoire avec le skateboard. G.L.G.

Raphaël Zarka

Né en 1977. Vit et travaille à Paris.

Raphaël Zarka est un collectionneur de formes sculpturales, qu'il épinglerait presque comme des papillons dans un cabinet de curiosités. Il en traque les manifestations anciennes et leur résurgence dans le vocabulaire formel moderniste. Il en répertorie les détournements par des usages décalés, notamment par les skateurs. Les formes que repère Zarka sont des ruines de béton, souvent abandonnées, où la végétation a repris ses droits avec le temps. L'artiste les nomme les Formes du repos, titre d'une série de photographies qui recense quelques unes de ces structures livrées à elles-mêmes. Le passé est lui aussi riche de formes potentiellement skatables. Ainsi de la sculpture intitulée Tautochrone, qui réactive les études de géométrie consacrées aux courbes durant la Renaissance et l'âge classique, mais évoque aussi furieusement un half-pipe de skateboard. R.L.

Photos disponibles pour la presse

Les photos sont téléchargeables sur : http://www.thisinotmusic.org (rubrique Espace Pro - bas de page)

Vito Acconci (Acconci Studio)
« A Skate Park that Glides Over the Land & Drops Into the Sea » (détail). 2004. Projet de skatepark (non réalisé) pour « The Third Millennium Park », San Juan, Puerto Rico

Julien Beneyton
« Marre de vivre ». 2009. Acrylique sur bois. 81 x 116 cm. Collection privée, Paris. Courtesy Galerie Olivier Robert, Paris

Thomas Campbell
«Nazal fully crazalled» - Dane Peterson Santa Cruz, California 2011

Benjamin Chasselon
« Cover of LIFE Magazine, may 1965 ». 2010. Huile sur toile. 146,1 x 114,3 cm. Courtesy Benjamin Chasselon

Russell Crotty
« Zeek's Quiver ». 2000. Monotype. Encre sur papier. 107 x 82 cm. Courtesy Russell Crotty et Galerie Suzanne Tarasième, Paris

Gérard Decoster
« SurfingMemory : la chambre du collectionneur ». 2007-2013. Dimensions variables. Courtesy Gérard Decoster

Pierre Descamps
« Beverly Hills ». 2012. 101 x 176 x 51 cm. Béton et bois. Courtesy Galerie Catherine Issert, Saint-Paul-de-Vence

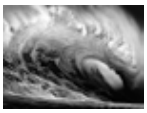
John Divola
« Zuma #25 ». 1978. Photographie. 61 x 76,2 cm. Courtesy de l'artiste et Galerie Laura Bartlett, Londres

Shaun Gladwell
« Pacific Undertow Sequence (Bondi) ». 2010. Projection vidéo. Courtesy Shaun Gladwell
« Calligraphy & Slowburn ». 2006. Projection vidéo. Courtesy Shaun Gladwell

Mathias Fennetaux
« Tony Alva ». De la série No Skateboarding. Photographie. Courtesy de l'artiste

Yann Gross
De la série « Kitintale ». 2008. Photographie. Courtesy de l'artiste

Koo Jeong A
« OTRO ». 2009-2012. Commande de la Région Limousin avec le soutien du Ministère de la culture et de la communication / Drac du Limousin dans le cadre du dispositif de la Commande Publique. © L'Escaut Architectures



Robert Longo
« Untitled (Crown of Thorn) ». 2012. Fusain sur papier. 177 x 223 cm. Collection particulière. Courtesy Galerie Thaddaeus Ropac, Paris / Salzburg

Hubert Marot
« Sans titre ». Photographie. 80 x 100 cm. Courtesy Galerie Olivier Robert, Paris

Olivier Mosset
« Pan-shovel, Harley Davidson 53/79 ». 1999. 130 x 180 cm. Collection privée. Courtesy Galerie Martine et Thibaut de la Châtre, Paris

Jay Nelson
« Golden Gate ». 2009. Divers médias. Courtesy de l'artiste

Hervé Paraponaris
« Tramway Stopper ». 2007. Potence aluminium, chaussures de skate-board usagées. Dimensions variables. Courtesy Galerie Of Marseille

Tom Sachs
« Quarterpipe ». 2008. Bronze. 102 x 178 x 201 cm. Courtesy de l'artiste et Galerie Thaddaeus Ropac, Paris / Salzburg

Lionel Scoccimaro
« Mini Surf Car ». 2004. Austin mini 850, avec planches de surf, système de sonorisation, bouteilles de bière… Œuvre compressée en 2011. Collection privée. Courtesy Galerie Olivier Robert, Paris

Le catalogue de l'exposition

Coédition : 19/80 et Cabaret Aléatoire
Diffusion : Interart
Format : 232 pages - 26x40 cm
Prix TTC : 32 euros
Parution : 25 avril 2013
Code ISBN : 978-2-919159-08-6

La Friche Belle de Mai

Installée dans les anciennes usines de tabac de la Seita depuis 1992, la Friche La Belle de Mai est un lieu de création et de diffusion artistique ouvert à toutes les disciplines : Art Contemporain, Théâtre, Musique, Danse, Sports Urbains, Performances, Art Multimedia... Véritable espace d'expérimentations et de croisements, la Friche s'est naturellement imposée comme le lieu idéal pour y créer This is (not) Music.

La Friche La Belle de Mai, c'est :

- 40 000 m2 dédiés à la Culture
- 10 espaces de diffusion
- 80 structures artistiques professionnelles
- 180 partenariats internationaux
- 500 évènements par an
- 1 000 artistes invités chaque année
- 10 000 visiteurs par mois

Partenaires et mécènes de l'expo

Producteur
CABARET ALEATOIRE

Coproducteurs
MARSEILLE-PROVENCE 2013 / FRICHE LA BELLE DE MAI

Partenaires This is (not) Music
BRASSERIES KRONENBOURG / IDTGV - SNCF / FONDATION D'ENTREPRISE RICARD / VOLCOM / NIKE / DIGITICK / GROUPE GALERIES LAFAYETTE / SKULLCANDY / HOLIDAY INN

Partenaires media This is (not) Music
LIBERATION / FRANCE INTER / LE MOUV' / MTV / LES INROCKS / METRO / COTE MAGAZINE / MAGMA / BEACHBROTHER / TSUGI

Partenaires Marseille-Provence 2013
EDF / EUROCOPTER / ORANGE / SOCIETE MARSEILLAISE DE CREDIT / GROUPE LA POSTE

Partenaires Marseille-Provence 2013 «La Dernière Vague»
LA SAFIM / LA FONDATION D'ENTREPRISE CREDIT AGRICOLE

Partenaires media Marseille-Provence 2013
RADIO FRANCE / LA PROVENCE / LA MARSEILLAISE / TV5 MONDE / INA

Informations pratiques

Dates / horaires

Dates : Du 25 avril au 09 juin 2013
Exposition ouverte tous les jours (sauf lundi) de 13h00 à 19h00 - Nocturne les vendredis : 22h00
Vernissage public : jeudi 25 avril à 18h00

Tarifs

- Plein tarif : 6 euros
- Tarif réduit : 3 euros (demandeurs d'emploi, bénéficiaires du RSA, étudiants, groupes de plus de 10 personnes)
- Gratuit pour les moins de 18 ans

Visites guidées / Parcours de médiation

Le Cartel, regroupement d'associations Arts visuels de la Friche, aménage pour tous les publics des parcours de médiation à la rencontre des œuvres exposées dans le cadre de "La dernière vague".
Plus que des visites, des parcours ludiques et pédagogiques, des moments d'échange de perceptions, de partage d'histoires et de connaissances… nos médiateurs vous invitent à réserver des créneaux du 30 avril au 8 juin 2013.

- Tous publics : Visites guidées gratuites les mercredis, samedis, dimanches à 14h30
- Scolaires : Visites guidées gratuites du mardi au vendredi à 10h et 14h
- Centres sociaux : Visites guidées gratuites le mercredi à 14h
- Groupes spécifiques : Visites guidées payantes du mardi au jeudi à 16h et le vendredi à 16h et 18h
- Visites de la tour-panorama par les jeunes médiateurs : Visites libres les mercredis 15, 22, 29 mai et 5 juin.

Informations & Réservations :

Par mail : mediation@cartel-artcontemporain.fr
Par tel : 04.95.04.95.71 (Du mardi au jeudi 10h30-13h/14h-18h)
Web site : http://www.cartel-artcontemporain.fr

Accès

Entrée 1 (piétons uniquement) : 41 rue Jobin 13003 Marseille
Entrée 2 (parking) : 12 rue François SImon 13003 Marseille
Tel : 04 95 04 95 09

Contacts

Communication et Presse

Direction de la communication
Seconde Version - Benjamin Gauthier
b.gauthier@secondeversion.com
tél. : +33 (0)6 03 47 43 27

Marseille-Provence 2013
Joanna Selvidès
joanna.selvides@mp2013.fr
tél. +33 (0)7 86 02 17 09

Claudine Colin Communication (Presse nationale et internationale)
Samya Ramdane
samya@claudinecolin.com
tél. 06 86 86 97 49